

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

HONNEUR ET PATRIE ?

PRIX

DE JOURNAL.

DE L'ABONNEMENT

Rue de P. Castellanos n. 162.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et le lendemain de fêtes exceptés. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir.

3 PIASTRES par mois.

Europe

France.

QUESTIONS RELATIVES AU TRAVAIL.

COMMISSION DE GOUVERNEMENT POUR LES TRAVAILLEURS,
SIEGEANT AU LUXEMBOURG.

Exposé général.

(Deuxième Article.)

(SUITE.)

« Nous proposons aussi un projet d'organisation du crédit foncier, d'après lequel on pourrait racheter les dettes hypothécaires, et mettre au service de l'agriculture des capitaux à bon marché.

« D'autres conceptions pratiques que nous élaborons, notamment celle d'un impôt unique, viennent compléter cet ensemble de mesures destinées à servir de transition entre l'ancien ordre et le nouveau; car il ne s'agit point de faire, en un moment, table rase des vestiges d'un long passé, mais de greffer en quelque sorte l'avenir sur le présent.

« En résumé, nous soumettons à la discussion deux ordres de mesures fort distinctes : d'une part, des ateliers sociaux d'agriculture et d'industrie à organiser sur les bases nouvelles de l'association et de la solidarité; de l'autre, des institutions à fonder, à modifier ou à transformer.

« Nous exposons d'abord nos idées sur les ateliers agricoles, sur les entrepôts et les bazars commerciaux, sur l'organisation militaire des assurances, et sur les banques nationales ou banques d'Etat à établir dans toute la République.

AGRICULTURE. — L'agriculture offre au travail un champ vaste et fécond, un champ à peu près illimité. L'agriculture permet de proportionner constamment la production aux besoins et aux ressources de la consommation; elle offre aux travailleurs une occupation permanente, une rémunération assurée. On peut donner à l'agriculture un plein essor, sans craindre d'ajouter à l'encombrement des marchés et de déprécier les produits, sans craindre de ruiner des ateliers voisins et de déplacer la misère au lieu de la secourir, sans craindre de jeter sur le pavé de pauvres ouvriers employés ailleurs, et de faire baisser le prix des salaires.

« Le cultivateur vit sur le sol, des produits du sol, sans avoir besoin d'acheteurs. Son existence ne dépend point, comme celle des ouvriers de l'industrie, des vicissitudes du commerce, des hasards, des crises politiques, de la fermeture d'un débouché lointain, d'une catastrophe imprévue.

« L'ouvrier de l'industrie ne peut vivre qu'à la condition de trouver un écoulement pour ses produits. Les produits agricoles, à la rigueur, peuvent être consommés directement par les producteurs eux-mêmes.

« L'agriculture est favorable à la santé, à la moralité des travailleurs; elle leur permet de varier leurs travaux, de développer leur activité et leur intelligence, à l'air libre, au milieu des magnificences de la nature.

« L'industrie manufacturière entasse les créatures humaines par milliers dans les villes, dans des maisons sales et malsaines, où hommes, femmes et enfants s'étioient, périssent faute d'air et de soleil; elle épuise; elle abrutit les ouvriers par l'excès d'un travail monotone; elle les voue à la misère, à l'immoralité, et le plus souvent à une mort prématurée.

« La France n'est certes pas trop peuplée; mais la population est fort mal répartie sur notre territoire. Il faut arriver à une distribution meilleure; il faut peupler les campagnes désertes du trop plein des villes; il faut faire refluer vers les champs, et diriger vers l'agriculture le plus grand nombre de bras; il faut, par la séduction, entraîner dans des colonies agricoles la population surabondante des cités industrielles. L'émigration volontaire d'un certain nombre de travailleurs aura pour résultat inévitable de rendre meilleure la condition des ouvriers des villes, de diminuer le nombre des bras sans emploi, d'absorber une partie du travail offert, par conséquent d'amortir la sous-enchère entre les compétiteurs affamés, de faire hausser le prix de la main d'œuvre ou le taux des salaires.

« Il faut créer des ateliers ou des colonies agricoles.

« Nous proposons la fondation, dans chaque département, d'ateliers agricoles, d'ateliers sociaux placés sous la direction de l'Etat.

« Ces établissements seraient des écoles théoriques et pratiques d'agriculture; ces ateliers garantiraient à chaque travailleur, non seulement le droit au travail, mais encore le droit aux instruments de travail et aux fruits du travail, le droit à l'éducation, au libre développement des facultés, aux douceurs de la vie.

« Une somme de 100 millions serait affectée à cette destination spéciale. Ces millions ne seraient point demandés à l'emprunt, ne seraient point pris sur le budget

normal, sur les recettes ordinaires; ils ne seraient point levés sur les contribuables par un surcroît d'impôts. Ils seraient fournis par de nouvelles sources de revenus publics, sources fécondes dont il n'y a qu'à tirer parti. Nous vous dirons tout à l'heure comment, sans rien ajouter aux charges qui grèvent aujourd'hui les citoyens, mais en rendant à la société de véritables services, l'Etat pourrait augmenter de plusieurs centaines de millions les recettes annuelles de la trésorerie nationale.

« Voici, selon nous, comment ces colonies devraient être organisées.

« Il serait mis à la disposition de l'Etat un crédit de 100 millions, destinés à l'établissement de colonies agricoles. Ces colonies seraient des propriétés nationales.

« On créerait d'abord une colonie par département, sauf à en augmenter le nombre, s'il était nécessaire.

« Chaque colonie devrait se composer d'environ cent familles.

« Chaque colonie serait dirigée par un agronome qui représenterait l'Etat, commanderait et surveillerait les travaux. Ce directeur choisirait ses chefs de service et composerait son cadre de contre-maîtres.

« Quand l'atelier serait en pleine activité, quand les hommes auraient eu le temps de connaître et de juger, les contre-maîtres seraient choisis par le directeur, parmi les candidats désignés par les colons eux-mêmes.

« Le personnel de la colonie serait composé pour un tiers au moins de cultivateurs; pour un autre tiers, d'artisans dont la profession se rattache à l'agriculture ou dont les travaux sont partout nécessaires, tels que forgerons, charrons, maréchaux, boureliers, menuisiers, maçons, charpentiers, serruriers, tailleurs, cordonniers, sabotiers, etc.; enfin pour les derniers tiers, d'ouvriers de l'industrie pris dans les villes manufacturières.

« Pour l'admission, on exigerait la connaissance d'un métier, une probité et une moralité incontestables. La préférence serait donnée aux familles les plus nombreuses et les plus pauvres.

« Le directeur prononcerait sur les admissions dans les premiers temps; mais dès que le personnel de la colonie serait en partie formé, nul ne pourrait être admis sans que le comité d'administration eût été consulté.

« Ce comité d'administration, composé de quinze membres, et nommé par tous les colons, délibérerait, sous la présidence du directeur, sur tous les intérêts de l'association, et surveillerait la comptabilité et la gestion des affaires.

(Continuera.)

FEUILLETON DU PATRIOTE.—28 JUILLET 1848.

LES

HEURES DE CAPTIVITÉ

DE NAPOLEON,

MYSTERES DE SAINTE-HELENE.

CHAPITRE IV.

AU COIN DU FEU.

(Suite.)

En parlant ainsi, il s'approcha de l'âtre, où quelques bûches d'érable brûlaient, en jetant autour du foyer une vive clarté; il plaça lui-même les bougies sur le manteau de la cheminée, et s'assit dans un fauteuil, après avoir indiqué d'un geste à l'amiral, un autre siège.

Celui-ci, resté debout, avait attendu que l'Empereur fût assis pour s'asseoir lui-même. Napoléon et sir Georges se trouvaient ainsi placés vis à vis l'un de l'autre à chacune des extrémités de la cheminée. La belle physionomie de l'Empereur, éclairée par la double lueur du feu et des bougies, respirait la placidité et la bonne humeur. Sur le visage de sir Georges on pouvait lire une satisfaction intime, une joie contenue par la déférence et l'admiration; car cet auguste captif confié à sa garde était naguère encore l'ennemi le plus actif, le plus puissant de l'Angleterre, et dont le francement de saurcil, com-

N° 14.

me le Jupiter d'Homère, avait fait trembler tous les rois de l'Europe.

L'Empereur possédait à un haut degré le sentiment des convenances; la visite de l'amiral lui sembla ce qu'elle était en effet, une visite de cœur; aussi ne voulut-il pas soulever des questions politiques ou personnelles dans la causerie qui allait infailliblement s'engager; il évita donc avec soin tout ce qui pouvait tendre directement ou indirectement à rappeler des souvenirs pénibles pour l'un comme pour l'autre; et, avec cet aimable artifice d'entretien dont il possédait si bien le secret, il plaça tout d'abord sir Georges sur un terrain qui devrait lui être familier, en lui disant :

— Vous êtes resté longtemps en Irlande, n'est-il pas vrai, monsieur l'amiral ?

— Oui, sire, répondit celui-ci; j'ai commandé, de 1802 à 1805 le *King-Georges*, vaisseau de 74, qui faisait partie de l'escadre chargée de s'opposer à la descente présumée des Français sur les côtes de cette partie de notre royaume.

— Alors, si vous commandiez un vaisseau, vous ne pourriez guère connaître les Irlandais; il me semble qu'on ne peut juger un peuple d'après la population de ses côtes ou de ses extrêmes frontières; il faut, pour le bien connaître, le fouiller au cœur, visiter ses villes, parcourir ses diverses provinces.

— Sire, c'est précisément ce que j'ai fait, répartit sir Georges. Notre station nous mettait à même de visiter tous les points du littoral; quand même nous avions de longs loisirs dont nous autres, jeunes officiers, savions

profiter; — car dans ce temps-là, sire, ajouta l'amiral un peu gaîment, je pouvais encore passer sinon pour un jeune homme, du moins pour un homme jeune encore.

— Et moi aussi, fit Napoléon de même; c'était le bon temps pour vous et pour moi.

— Pour vous, sire, interrompit l'amiral en s'inclinant; l'Europe l'a appris par le canon d'Austerlitz.

L'Empereur sourit imperceptiblement, et reprit :

— Eh bien ! mon cher amiral, parlez-moi donc de l'Irlande; c'est un pays sur lequel je n'ai jamais eu que de vagues notions; il me sera profitable d'en entendre raisonner par un homme tel que vous.

Sir Georges rougit de ce compliment et dit :

— J'ai remarqué, en voyageant, que la fortune et l'éducation assimilaient en quelque sorte les hommes des différents pays; à quelque différence près dans leur langage et dans leurs mœurs, ils sont les mêmes partout. La classe des campagnards est presque la seule chez laquelle on retrouve ces marques caractéristiques auxquelles on reconnaît la nation primitive. Dans les villages, la nature de l'homme est brute, mais variée; elle est plus intelligente dans les villes, mais aussi elle y est monotone. C'est pour cette raison que dans nos excursions en Irlande je me suis attaché spécialement à étudier les paysans.

— Votre manière de procéder, mon cher amiral, interrompit Napoléon en se frottant les mains, était parfaitement rationnelle. Continuez, je vous écoute.

— Sire, on serait tenté de croire, poursuivit sir Georges, qu'il n'a jamais percé dans ces campagnes la moindre connaissance ni des mœurs, ni des goûts, ni des usages

MONTEVIDEO.

27 JUILLET 1848.

Toute influence stable doit dériver des sympathies. Deux peuples selon nous ne peuvent réellement sympathiser que par la similitude de leurs goûts, de leurs idées et de leurs doctrines. L'influence n'est que passagère si elle repose sur tout autre rapport. L'esprit d'une nation ne changeant jamais, elle ne saurait perdre par elle-même les sympathies acquises; mais les fautes de son gouvernement peuvent en neutraliser les effets.

L'influence française sur les bords de la Plata, est fille des théories de nos philosophes du dernier siècle et de notre première révolution. L'aveuglement stupide d'un des rois de la restauration qui, par un simple intérêt de famille, se refusait obstinément à reconnaître l'indépendance des jeunes républiques en paralysa l'accroissement. Plus tard lorsque ces droits furent sanctionnés par une politique plus éclairée, elle prit une augmentation rapide que vint encore accroître l'utilité incontestable, dans un pays privé d'industrie, de l'émigration française.

L'Amérique devait naturellement éprouver des sympathies pour les enfants d'un peuple dont les grands génies avaient, en travaillant à l'émancipation du monde, fait naître chez elle le désir de la liberté.

Nous le disons avec orgueil : notre population a noblement effacé de son sang les fautes commises par l'impérialisme et l'égoïsme de la monarchie de juillet. Notre nom, glorieusement inscrit sur le rocher héroïque où sont venus se briser les impuissants efforts de la tyrannie, est le témoignage authentique de notre reconnaissance pour les bienfaits des générations présentes; comme il est le titre indestructible de nos droits aux sympathies des générations futures.

Que la République Française vienne interposer l'épée de la justice entre les opprimés et l'oppressur, qu'elle couvre de son bouclier la liberté d'un peuple généreux, et son influence sur cette terre hospitalière deviendra impérissable.

Depuis la levée du blocus de Buenos Ayres, Rosas est devenu plus exigeant et plus altier.

A chaque concession que lui a faite l'intervention, il a répondu par un refus, par une insulte ou par une menace.

A chaque pas que l'Europe pacifique et bienveillante, a fait vers lui, il en a fait deux en arrière.

Il a épuisé la bienveillance et la tolérance des cabinets européens à son égard; et cela ne lui suffit pas; il veut encore lasser leur patience, stimuler leur colère.

Par un simple décret, il a bloqué le port de Montevideo, et cela sans frais, sans étalage de forces. Malgré

cela, on a levé le blocus des ports argentins, sans même exiger de lui le retrait préalable de ce décret, qui le mettait, lui, au lieu et place des belligérants honteux. Pour satisfaire à quelques réclamations injustes, on a ainsi favorisé l'interdiction de commerce qui pèse sur Montevideo;—c'est comme une compensation tacite accordée par la France au dictateur argentin.

La France, honteuse de sa gloire et de ses succès, a préféré payer, que de faire servir une escadre assez puissante à l'exécution de ses vœux.

Sa puissance incontestable s'est abaissée devant la volonté d'un pauvre petit tyran, que l'on a inconsidérément grandi.

A quoi ont abouti ces faux fuyants, cette politique cauteleuse?

Arriverons nous pour cela plus promptement à la paix, tant cherchée, tant réclamée?

Les faits répondent hautement à ces deux questions.

Il est clair aujourd'hui que Rosas ne connaît plus d'obstacles, et qu'il ne reculera même devant aucun.

Par une condescendance politique qui est maintenant dans nos mœurs, on a voulu éloigner la guerre; aucuns sacrifices n'ont coûté à l'Europe pour l'épargner.

Eh bien! Rosas veut la guerre, et par tous les moyens il la cherche.

L'Europe, à l'aide des traités, pouvait faire la guerre à l'homme qui les a rompus et déchirés : elle ne l'a pas voulu, espérant le convaincre, et le ramener à des idées plus rectes de droit et de justice.

Mais lui, Rosas, s'est audacieusement servi de leurs arguments contre eux, et bientôt, c'est lui qui déclarera la guerre à la France et à l'Angleterre.

Après mille déboires diplomatiques, qu'a eus à souffrir l'Europe, de la part de cet homme singulier, il restait à combler la mesure par les insultes et les menaces : depuis un mois Rosas est entré dans cette voie, et il y marche hardiment.

Il y a refusé d'une façon insolente de recevoir le consul général anglais, seul moyen d'en finir honorablement avec l'Angleterre.

Il en ferait au moins autant pour tout agent Français.

Maintenant, par un décret, il interdit toute communication entre son port et tous les navires de guerre français et anglais, avec une simple restriction toute personnelle en faveur de son ami M. le commodore Herbert.

Pour nous, nous préférons de beaucoup l'exclusion tout entière, à l'humiliante faveur accordée, comme par reconnaissance pour des services personnels, à un chef d'escadre, que son devoir appelait ailleurs qu'au sein d'une amitié aussi suspecte.

La France, n'étant liée ni par des faveurs, ni par des dons, pourra se servir avec plus de liberté de tous ses moyens d'action.

Il est de ces faveurs qui ne font pas plus d'honneur à ceux qui en jouissent qu'à ceux qui les décernent.

M. le commodore Herbert peut se glorifier, les Rosbears et les Biffacks lui sont désormais assurés pendant un certain temps par l'ennemi de sa patrie, le meur-

trier de Wardlaw; mais nous, qui savons distinguer les nations des individus, nous sommes sûrs que l'Angleterre ne tiendra guère compte à M. le commodore Herbert, d'avoir autant recherché ses commodités personnelles, au détriment de l'honneur et de la dignité de son pays : et que justice sera bientôt faite de tous ces méfaits.

Il ne peut ressortir de tout cela qu'une guerre sérieuse entre la France et l'Angleterre, d'une part, et Rosas de l'autre.

Nous disons Rosas, et non la République Argentine, parce que l'Europe a surabondamment prouvé qu'elle ne voulait pas la guerre avec cette république, — cette république aujourd'hui sœur de la France.

Il y aura donc la guerre, et c'est Rosas, Rosas seul qui l'aura voulu.

Le décret officiel dont nous donnons la traduction exacte, justifie suffisamment nos réflexions.

La GACETA du 23 insère le décret suivant :

VIVE LA CONFEDERATION ARGENTINE!
MEURENT LES SAUVAGES UNITAIRES!

Ministère des Affaires
Etrangères.

Palermo de St Benito, 13 juillet 1848.

Année 39ème de la Liberté, 33ème de l'Indépendance et 19ème de la Confédération Argentine.

Le gouvernement chargé des Relations Extérieures et des affaires de paix et de guerre de la Confédération Argentine;

Considérant que le blocus établi le 18 septembre 1845 par les forces navales de la France et de l'Angleterre, a été et est aussi offensif aux droits, à la souveraineté et aux intérêts des deux Républiques Orientales et Argentines, que menaçant pour la sécurité des Etats Américains;

Que la manière par laquelle l'honorable lord Howden a levé le blocus britannique le 15 juillet 1847 et celle qui a mis fin au blocus français, ne satisfont ni ne donnent aucune réparation à ces graves offenses et préjudices;

Que la continuation de ce blocus, au nom de la France au Buceo et aux ports occupés par S. E. le Président légal de l'Etat Oriental le brigadier Manuel Oribe, attaque l'indépendance de cet Etat solennellement garantie par la Confédération Argentine, et les droits de belligérant de cette dernière en prolongeant l'intervention européenne dans la Plata;

Que, bien que le blocus des côtes argentines ait été levé, les graves offenses et préjudices qui ont été faits aux Républiques de la Plata et qui ont donné lieu au décret du 27 août 1845, n'ont encore été réparés par aucune satisfaction de la part des gouvernements de l'Angleterre et de la France;

Et qu'enfin dans un tel état de choses, l'honneur national se trouvant hautement offensé, la présence sur le territoire argentin des officiers et des équipages des bâtiments de guerre français et anglais est inconciliable avec l'ardente colère nationale;

ges, ni même de la langue des Anglais, et que les paysans irlandais n'ont pas, pour guide, l'instinct des autres hommes, tant ils sont incultes : c'est la nature prise dans sa plus rude simplicité. L'air de ressemblance qu'on trouve entre le moule des corps, — si votre majesté me permet de m'exprimer ainsi, — et les traits du visage de ces paysans ferait supposer qu'ils sont tous d'une race qui ne s'est jamais croisée. En général, les Irlandais sont grands et bien bâtis, et cependant ils résistent moins que d'autres, que les Ecossais, par exemple, à la faim, à la soif et à la fatigue. Ils ont les plus belles dents qu'il soit possible de voir, le plus beau teint, et en même temps le plus mâle. Mais, sire, — fit l'amiral par interruption, — votre majesté me pardonnera ces puérils détails, parce qu'elle comprendra, quoique homme de guerre, que l'homme, considéré comme matière, comme machine, devait d'abord me préoccuper.

— Parfaitement, fit Napoléon; la psychologie n'est pas plus du domaine des généraux d'armée que des chefs d'escadre; ils n'ont affaire, eux, qu'à la charpente humaine : aux philosophes appartient le dessous de l'ecorce; nous ne cherchons pas, nous autres, l'inconnu, et nous ne procédons que du connu. Ainsi, continuez, mon cher amiral.

— Il faut attribuer l'air de santé qui brille sur le visage des paysans irlandais au régime continu auquel leur extrême pauvreté les oblige (*). Ils ne vivent absolument

(*) Au moment où l'Europe entière a l'attention fixée sur l'Irlande à cause des événements importants qui s'y

que de végétaux, et l'eau est leur seule boisson. On ne saurait dire si le tempérament vigoureux des Irlandais provient ou de leur constitution primitive, ou du climat qu'ils habitent, ou enfin de l'espèce du régime qu'ils suivent en tout temps. Pour moi, je l'attribue à cette dernière cause. Dans la partie la plus occidentale de l'Irlande où j'étais, les paysans ne vivaient absolument que de pommes

passent actuellement, il nous a semblé tout à la fois curieux et utile de rapporter ici dans son entier l'entretien que l'Empereur et l'amiral Cokoburn eurent ensemble à ce sujet, d'autant plus que cette remarquable conversation n'a jamais été rapportée dans les nombreux ouvrages publiés jusqu'à présent, tant en France qu'à l'étranger, ayant rapport à la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène, et qu'il n'y a qu'un petit nombre d'Anglais qui en aient pris connaissance dans les papiers manuscrits que le célèbre amiral laissa après sa mort, arrivés il a peu de temps. Nous ferons remarquer toutefois que malgré le demi-siècle, presque, qui s'est écoulé depuis cet entretien, la situation de l'Irlande est encore telle que la dépeint sir Georges. . . . Les mêmes misères, les mêmes causes de calamités pèsent toujours sur ce malheureux pays; aussi nous abstiendrons nous de toutes réflexions politiques ou même morales sur ce grave sujet, et nous bornerons nous à affirmer l'authenticité de l'entretien que nous rapportons. D'ailleurs le langage de Napoléon n'est pas une de ces phraséologies qu'il est facile d'imiter; chez lui, le style était véritablement tout l'homme, et il serait impossible de le contrefaire quand même.

mes de terre, d'où l'on peut conjecturer que ce tubercule est la nourriture la mieux appropriée à l'homme.

— C'est vrai, fit l'Empereur, je l'ai éprouvé dans ma première campagne d'Italie. J'avais fait venir de Trieste un grand chargement de ces parmentières, que je fis distribuer à celles de mes divisions qui opéraient sur le bas Adige. La santé du soldat devint excellente, et à peine comptait-on un malade sur cent hommes; tandis que les divisions qui manœuvraient sur le haut Adige, et qui se nourrissaient de maïs et de farine lombarde mêlée avec du sarrazin, fournissaient au contraire aux hôpitaux cinq et six hommes sur cent. J'ai jugé, d'après cela, que la pomme de terre était le vrai pain du soldat; et plus tard, lorsque je fus empereur, j'encourageai autant que possible cette culture, qui entraînait toujours pour un cinquième dans les approvisionnements de guerre. Je fis plus : pour assurer à la pomme de terre ses lettres de naturalisation et de bourgeoisie, j'exigeai que tous les jours on en servit sur ma table, ne faisant que continuer en cela l'œuvre philanthropique de Louis XVI. Quand à Parmentier, qui avait le premier popularisé la pomme de terre en France, je le nommai pharmacien en chef de mon hôtel des Invalides et membre de la Légion d'Honneur, ce qui lui procura son admission à l'Institut. Voilà comme j'entendais la manière de récompenser les hommes utiles en tout genre. Mais, ajouta Napoléon, poursuivez, mon cher amiral, et pardonnez moi cette digression.

— On ne pourrait refuser la beauté aux femmes irlandaises, reprit sir Georges, si leurs formes étaient plus fines et les traits de leur visage moins accentués.

DECRETE.

1° Sans préjudice de la protestation et réclamation que fait solennellement le gouvernement aux plénipotentiaires de France et de l'Angleterre et au contre-amiral français Le Prédour, le décret du 27 août 1945 renait dans toute sa vigueur quant aux bâtimens de guerre français et leurs équipages.

2° Cet même décret reste dans toute sa force relative aux bâtimens de guerre anglais, avec la modification des ordres donnés à la Capitanie du Port, par lesquels on permet l'embarquement de vivres pour le commodore sir Thomas Herbert commandant en chef de la station navale de S. M. B. et pour ses équipages.

3° Qu'on le fasse savoir à qui il appartient.

ROSAS.

FELIPE ARANA.

Hier deux soldats de l'ennemi se sont présentés, avec leurs chevaux à notre avant poste de l'Estanzuela.

PARTIE COMMERCIALE.

CHANGES.

Londres. 39 à 39½ pen. par piastre courante.
Paris. fr. 5 10 à fr. 5 15 par patacon.
Rio Janeiro. 10 p. 0/0 prime nominale.

DOUANE.

DECHARGEMENT D'OUTRE MER.—27 JUILLET.

Rivero, 1 demi pipe graisse.
Murguiondo et Nin, 1 barril lard, 1 id. farine de maïs, 5 sacs maïs, 1 demi barril sucre, 5 sacs farine manioc.
Rodriguez suron et 1 sac suif.
Plaza, 55 arrobes graisse.
Lopez, 12 paniers lard.
Massera, 12 barrils suif, 62 colis graisse et suif, et 1 partie suif en rame.
Capurro, 8 ardoise.
Llavallo, 159 sacs pomme de terre, 70 douzaines plac-

ches.

Montero, 50 barrils sucre, 48 sacs maïs, 8 demi pipes tafia.

Ochoa, 50 caisses sucre havane.

Eneas et comp., 30 sacs maïs, 4 barrils confiture, 39 barrils porc.

ENTREES AUX MAGASINS.—27 JUILLET.

Llavallo, 2 sacs noisettes, 21 barrils amandes, 23 id.

alpieste, 30 caisses phosphores, 90 idem vermicelles.

Gradin, 10 pipes tafia.

Castells, 248 sacs haricots.

Charles Sierra, 379 sacs farine.

SORTIES DE MAGASINS.—27 JUILLET.

Gradin, 2 pipes vin, 12 barrils porc.

Wisser, 5 barrils bière.

Cibils, 200 barrils sucre.

Duplessis, 1 barrique vin.

Castells, 1 quarterole huile.

Barber, 2 caisses marchandises.



MARINE.



MOUVEMENT DU PORT.

ENTREES DU 27 JUILLET.

De Barcelone le 12 mai, trois mats espagnol "Caridad," 260 tonneaux, capitaine P. Siches, à Bujareo, 250 pipes vin, 120 demi idem, 100 barrils idem, 25 pipes eau de vie, 30 demi idem, 60 barrils et 350 damejeanes idem, 19 sacs pois, 20 idem noix, 267 quintaux bois, 40 ballots papier blanc, 20 idem gris, 22 idem cordage, 85 quintaux savon, 1475 potiches idem, 20 barrils amandes, 30 sacs idem, 20 idem noisette, 3600 barriques.

De Buenos Ayres le 20 et de la Colonia le 25, goëlette américaine "Jubilée," de 70 tonneaux, capitaine Pons, à Southgate, sur lest.

AVIS NOUVEAUX.

Avis à M.M. les journalistes.

A VENDRE,

EN GROS ET EN DETAIL.

Papier grand format pour journal, s'adresser à l'imprimerie du "Patriote Français" ou chez M. Audifret, négociant, rue de Colon, n° 73.

—o—

AVIS AUX AMATEURS DU BON GOUT.

RIVET, coiffeur, rue du 25 Mai, n° 264, à l'honneur de prévenir les faschionables de cette ville, qu'il vient de recevoir un riche assortiment de cravates noires en satin, et fantaisies, du meilleur gout, carree et longues echarpes en cachemire, et cravates de couleur fantaisie Joinville; on y trouvera aussi un joli assortiment de ganterie, et un beau choix de parfumeries fraîches, arrivées récemment par le GUSTAVE II.

A VENDRE.

Un Billard avec ses accessoires et trois banquettes; plus un armazon, très joli; un comptoir avec sa banquette garnie en crin.

S'adresser à M. Bocciardi, à côté du marché ou au Café de l'Uruguay près la construction du Theatre neuf.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Hyppolite Laguardere, relieur, a transporter son atelier, rue de la Ciudadela, n. 155.

de femme de chambre.... Allez, ma chère Lainé, amusez vous bien, et Thérèse aussi.

—Mademoiselle est bien bonne, et je la remercie mille fois;.... du reste si, par hasard, Mademoiselle avait besoin de quelque chose... elle n'aurait qu'à sonner à la sonnette de l'antichambre.... Mlle Hélène a dit à Placide de descendre et d'être aux ordres de Mademoiselle si elle sonnait, tous les autres domestiques étant absents.

—A la bonne heure, dit Ernestine,

je sonnerai Placide si j'ai besoin de quelque chose.... Bonsoir, ma chère Lainé.

La gouvernante s'inclina et sortit. Les deux jeunes filles restèrent donc seules dans ce grand hôtel désert, car il ne s'y trouvait alors ni domestiques, ni maitres, à l'exception de Mlle Hélène de la Rochemaître et de Placide, sa suivante, qui, d'après les instructions de sa maitresse, restait aux ordres de Mlle de Beaumesnil et d'Ernestine.



— Nous connaissons tellement la délicate susceptibilité de M. Olivier que nous avons craint qu'en lui révélant soudain que la jeune personne qu'il croyait pauvre était Mlle de Beaumesnil, il n'eût d'invincibles scrupules.... lui, officier de fortune, à épouser la plus riche héritière de France, quoiqu'il l'eût aimée, la croyant la plus pauvre fille du monde.

— Eh bien ! ces scrupules-là ne m'étonneraient pas, dit le baron;— d'après la fierté naturelle de ce garçon, il faut s'attendre à tout.... Mais, j'y songe, cet inconvénient que vous redoutiez, il existe toujours.

— Non pas, mon cher baron.

— Pourquoi non ?

— C'est bien simple, dit Ernestine toute joyeuse, — M. Olivier Raimond n'a-t-il pas refusé d'épouser Mlle de Beaumesnil, la riche héritière ?

— Sans doute, dit le baron, — mais.... je ne vois pas....

— Eh bien ! Monsieur, — se prit Ernestine, — comment M. Olivier, lorsqu'il apprendra qui je suis, pourra-t-il craindre d'être soupçonné de ne faire qu'un mariage d'argent en m'épousant, puisqu'il aura d'abord positivement refusé ma main ?

— C'est-à-dire.... plus de trois millions de rentes en terres.... et ce.... parlant à ma personne, — s'écria le baron en interrompant sa pupille, — c'est la vérité.... l'idée est excellente.... je vous en fais mon compliment, marquis, et je dis comme vous: M. Olivier eût-il une susceptibilité mille fois plus féroce encore, elle ne pourrait tenir

contre ce dilemme: vous avez refusé d'épouser trois millions de rentes.... donc.... votre délicatesse est à jamais au-dessus de tout soupçon.

— N'est ce pas, Monsieur, — dit Ernestine, — il est impossible que les scrupules de M. Olivier tiennent contre cela ?

— Evidemment, ma chère pupille... mais enfin cette révélation.... il faudra bien la faire tôt ou tard à M. Olivier ?

— Sans doute, — reprit le marquis, — et je m'en charge.... J'ai mon projet, et nous allons en causer tous deux baron, car il se relie à certains détails d'intérêt matériel auxquels les jeunes filles n'entendent rien.... n'est ce pas, mon enfant? — ajouta le marquis en souriant et en s'adressant à Ernestine.

Oh! rien absolument, — répondit Mlle de Beaumesnil, — et ce que vous déciderez, vous, Monsieur de Maillefort, et mon tuteur je l'accepte d'avance.

— Je n'ai pas besoin, mon cher baron, — reprit le marquis, — de vous recommander la plus entière discrétion sur tout ceci, jusques après la signature du contrat, qui, si vous m'en croyez, et j'ai mes raisons pour cela, précèdera la publication des bans.... Nous le signerons après demain, je suppose.... ce n'est pas trop tôt.... Qu'en pensez vous, Ernestine ?

— Ah! Monsieur.... vous devinez ma réponse, — dit la jeune fille, souriant et rougissant tour à tour. Puis elle ajouta vivement: — Mais ce contrat, Monsieur, ne sera pas le seul....

AVIS DIVERS.

REVOLUTION DE 1848.

A vendre chez M. Maricot, rue du 25 de Mai, 169, les Combats de Paris des 23, 24 et 25 février, ainsi que toutes les caricatures qui ont parues jusqu'à ce jour.

A LOUER

Rue de Sarandi près du marché plusieurs magasins, appartemens et chambres. S'adresser au bureau de tabac rue de Sarandi, petite place de la police.

AVIS.

On a volé dans la charbonnerie voisine à la pharmacie de M. Lenoble près la porte du marché, dans la nuit de la St Jean, vers les 7 heures et demie, une somme de 304 piastres. La personne qui aurait vu entrer ou sortir quelqu'un à l'heure indiquée, qui s'est échappé avec une bayonnette à la main, et qui pourrait donner des renseignements, sera gratifié de 100 patacons. Adresser à la fonde après la porte de la dite charbonnerie:

JEAN CLARAC.

Se alquila una sala con muebles ó sin ellos como para hombre solo. Diríjanse á la calle del Cerro número 23.

A louer pour un homme seul, une salle meublée ou non meublée, donnant sur la rue. S'adressé rue du Cerro n. 23.

AVIS AUX AMATEURS.

Truffel, bottier, rue du Rincon, n. 37, a l'honneur de prévenir le public qu'il vient de recevoir un assortiment complet de souliers en gomme élastique imperméables, propres pour l'hiver, garantissant l'eau et le froid, à un prix modéré.

A NOS ABONNES.

Le succès qu'a obtenu parmi nos lecteurs le feuilleton *LE FILS DE L'EMPEREUR*, que nous avons publié dernièrement, nous a engagé à donner un ouvrage remarquable, que nous avons reçu tout récemment :

LES MYSTERES de

SAINTE HELENE.

par

M. MARCO EMILE DE SAINT HILAIRE.

Nous sommes sûrs que cette œuvre obtiendra ici le meilleur accueil ; écrite par un des hommes qui ont le mieux connu et appréciée l'époque de l'Empire, elle révèle une foule de faits qui ont tout l'attrait de l'histoire et toute la nouveauté du Roman. Cet ouvrage justifie enfin pleinement son titre.

ATELIER DE RELIEUR ET CARTON.

H. Lagouardere a l'honneur de prévenir le public qu'il fait toute sorte de reliure en élégante espèce d'ouvrages en carton ; il se charge également du collage et du vernissage des tableaux et cartes géographiques et des réparations des livres de commerce à domicile. Il espère mériter la confiance qu'on voudra bien lui accorder. Rue Paraná, n. 12.

AVIS.

Hamard, coiffeur, rue du 25 de Mai, n. 129, a l'honneur de prévenir les élégans de cette capitale qu'il vient de recevoir un riche assortiment de cravattes de satin, du dernier goût, qu'il vendra au plus juste prix.

EN VENTE.

A L'IMPRIMERIE DU PATRIOTE.

Les œuvres ci après, reliées ou brochées.
Les Mystères de Paris.
Le Juif Errant.
La Gorgone.
Les Mystères de l'Inquisition.
Gingenes ou Lyon en 1793.
Les Pêches Mignons.
Ces divers ouvrages se vendent à des prix très modérés.

AVIS.

En la sastreria de don Raymond Capmas, calle del 25 de Mayo, al lado de la casa de don Antonio Montero, acaba de recibir un nuevo surtido de efectos confeccionados, como Bournouzes, Fraques, Levitas de paño negro gran surtido de Paletoses de paño de diferentes colores bien aforados y acolchado de algodón con cuello y buelta de terciopelo á un precio acomodado, hay tambien paltoses de paño á 9, 13, y a 15 pesos, con gran surtido de pantalones de todos colores que se daran a precio fijo de 5, 7 y 8 pesos, gran surtido de chalecos de casimir á 3, 4 y 6 pesos y tambien de terciopelo á 6 pesos, un surtido de bestidos de cuarto á 12 et 18 pesos, una pequeña partida de capas de señora de merino.

Une nourrice jeune et saine, et dont le lait n'a encore que dix mois, desire se placer ; elle est basquaise, mais parle bien l'espagnol. On pourra s'adresser à la maison où est l'école des enfans du Regiment des chasseurs basques.

Le propriétaire-gérant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue Perez Castellanos n°. 162.

à signer.... Il y en aura un autre, n'est ce pas, Herminie ?

— Cela pourrait il être autrement ? — dit la duchesse. — M. de Maillefort pense comme moi, j'en suis sûre.

— Oh ! certainement..... — dit le bossu en souriant. — Mais qui se chargera, s'il vous plaît, de cette combinaison assez difficile ?

— Encore vous, Monsieur de Maillefort, — dit Ernestine, — vous êtes si bon !

— Et puis, — ajouta Herminie, — ne nous avez vous pas prouvé que rien ne vous était impossible ?....

— Oh ! quant aux impossibilités vaincues, — reprit le marquis avec émotion, — lorsque je songe à la scène qui s'est passée ce matin chez vous, ce n'est pas de moi qu'il faut parler... mais de vous, chère enfant.

En entendant ces mots du bossu, M. de la Rochaigne fit plus d'attention qu'il n'en avait fait jusqu'alors à la présence d'Herminie, et lui dit :

— Pardon, ma chère demoiselle... mais, tout ce qui vient de se passer m'a tellement distrait, que....

— Monsieur de la Rochaigne, — dit Ernestine à son tuteur, en prenant Herminie par la main, — je vous présente.... ma meilleure amie..... ou plutôt ma sœur.... car deux sœurs ne s'aiment pas plus tendrement que nous....

— Mais, — dit le baron fort surpris, — si je ne me trompe, Mademoiselle... Mademoiselle... est la maîtresse de piano.... que nous avions choisie en raison de la délicatesse parfaite de

ses procédés envers la succession de la comtesse de Beaumesnil.

— Mon cher baron, — dit le marquis, — vous aurez encore bien des choses très singulières à apprendre au sujet de Mlle Herminie.

— Vraiment ! — dit M. de la Rochaigne, — et quelles sont ces choses singulières ?

— Dans notre entretien de tout à l'heure.... je vous dirai.... ce que je pourrai vous dire à ce sujet, qu'il vous suffise seulement de savoir que votre chère pupille a aussi noblement placé son amitié que son amour.... car, en vérité, celle qui doit avoir pour mari M. Olivier Raimond, devait avoir pour amie Mlle Herminie.

— Oh ! M. de Maillefort a bien raison, dit Mlle de Beaumesnil en se rapprochant de sa compagne, tous les bonheurs... me sont venus à la fois, et le même jour.... dans cette modeste soirée de Mme Herbaut....

— La modeste soirée de Mme Herbaut, répéta le baron en ouvrant des yeux énormes, quelle Mme Herbaut ?

— Ma chère enfant, dit le bossu en voyant les ébahissements du baron renaitre aux dernières paroles d'Ernestine, il faut être généreuse et ne pas donner une nouvelle énigme à deviner à M. de la Rochaigne.

— Je me déclare d'avance incapable de la deviner, s'écria le baron, j'ai la cervelle aussi étonnée.... aussi confuse.... aussi étourdie que si je venais de faire une ascension en aérostat.

— Rassurez vous, baron, dit en riant

M. de Maillefort, je vais tout vous dire, sans mettre le moins du monde votre imagination à l'épreuve.

— Nous vous laissons, Messieurs, dit Ernestine en souriant ; puis elle ajouta : Je crois devoir seulement vous prévenir, Monsieur de la Rochaigne, que Herminie et moi, nous avons formé un complot.

— Et ce complot, Mesdemoiselles ?

— Comme il se fait tard, et que je deviendrais, j'en suis sûre, folle de joie en restant toute seule avec mon bonheur, Herminie a consenti à partager mon appartement jusqu'à demain matin.... nous dînerons tête à tête, et je vous laisse à penser quelle bonne fête.

— Mais justement, Mesdemoiselles, cela se trouve à merveille, dit le baron, car Mme de la Rochaigne et moi sommes obligés d'aller dîner en ville. Allons, Mesdemoiselles, bonne soirée je vous souhaite.

— A demain, mes enfans, dit M. de Maillefort ; nous aurons à causer de certains détails qui, j'en suis sûr, ne vous déplairont pas.

Les deux jeunes filles, laissant ensemble MM. de Maillefort et de la Rochaigne, descendirent légères, radieuses, et après un petit dîner auquel elles touchèrent à peine, tant elles avaient le cœur gros de joie et de bonheur, elles se retirèrent dans la chambre à coucher d'Ernestine, pour s'y livrer seule à tous les charmes du souvenir, à toutes les joies de l'espérance, en se rappelant les singulières

vicissitudes de leurs amours et de leur amitié, déjà si éprouvés.

Au bout d'un quart d'heure, les deux jeunes filles furent, à leur grand regret, interrompues par Mme Lainé, qui se présenta, après avoir discrètement frappé.

— Que voulez vous, ma chère Lainé ? lui dit Ernestine.

— J'aurais quelque chose à demander à Mademoiselle.

— Qu'est ce donc ?

— Mademoiselle sait que M. le baron et Mme la baronne sont allés dîner en ville, et qu'ils ne rentreront que fort tard ?

— Je sais cela.... ensuite ?

— Mlle Héténa, voulant mettre à même..... les gens de l'hôtel de profiter de la soirée que leur laisse l'absence de M. le baron et de Mme la baronne.... a fait louer ce matin trois loges.... au théâtre de la Gaieté, où l'on donne les *Machabées*, une pièce tirée de l'Histoire Sainte.

— Et vous désirez aller aussi voir les *Machabées*, ma chère Lainé ?

— Si Mademoiselle n'avait pas besoin de moi.... jusqu'à l'heure de son coucher ?....

— Je vous donne votre soirée tout entière, ma chère Lainé, emmenez aussi cette pauvre Thérèse....

— Mais si Mademoiselle avait besoin de quelque chose.... avant mon retour ?....

— Je n'aurai besoin de rien.... et il sera même inutile de revenir pour mon coucher.... Mlle Herminie et moi nous nous servirons mutuellement